

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 novembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre Nous, par Léon Ledieu.—Un mariage princier.—Tablette de la mère de famille.—Le médecin jugé par le client.—Mlle Tessandier.—La Porteuse de Pain (suite).—Au cimetière.—Le sapin.—Notes et impressions.—Récréation de la famille.—Choses et autres.—Rébus.

GRAVURES : Mlle Tessandier, du théâtre de l'Odéon.—Le mariage de S. A. R. la princesse Marie d'Orléans, au château d'Eu.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

PRIMES MENSUELLES

DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de novembre), aura lieu lundi, le 7 décembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

LA MORT DE RIEL

Les personnes de la campagne qui désirent se procurer la brochure intitulée : *La mort de Riel*, la recevront en envoyant dix centimes à l'adresse suivante : LE MONDE ILLUSTRÉ, boîte 1070, Montréal.

M. C. Dubé, de Quinebaug, Conn., boîte 20, notre agent général pour les Etats-Unis, doit établir des sous-agences dans toutes les villes des Etats-Unis.

Les personnes qui désireraient se charger des sous-agences du MONDE ILLUSTRÉ, dans les villes et villages des Etats-Unis, voudront bien s'adresser à M. Dubé.

ENTRE-NOUS

DLUSIEUX amis, plus amis peut-être de l'homme que de l'écrivain, dont le mérite peut être contesté, m'ont abordé depuis huit jours en me disant :

— Bravo ! votre *Entre-Nous* sur Riel est vrai et bon.

Comme la neige des ans commence à tomber sur ma tête, je reste assez froid quand on me dit ces choses, mais j'ai accepté cet éloge parce que je crois qu'il a été l'expression d'une idée bonne et juste.

Riel venait d'être pendu, j'avais la dépêche sous les yeux, et tout le sang que j'ai dans les veines m'a reflué au cœur, et cette pléthore momentanée est remontée au cerveau.

Que voulez-vous, mes amis, j'aime tant ma France, ma noble France, qu'en venant faire souche au Canada, me retrouvant *chez nous*, je vous ai aimée de toute l'ardeur de mon âme, de tout ce qu'un cœur français peut ressentir et que j'ai dit : " Je suis vôtre, vous êtes miens. "

J'ai écrit un article en deux heures et je l'ai déchiré ; il était long, trop long et trop violent. Je l'ai déchiré, savez-vous pourquoi ? Parce que j'ai vu la tête blonde de mon petit Pierre et que j'ai embrassé les cheveux noirs de ma charmante Laurence.

La tête brune de ma Laurence et les cheveux blonds de mon Pierre, m'ont rendu meilleur, car j'étais haineux, haineux comme le Juif-Errant.

J'ai tout déchiré et j'ai écrit l'autre *Entre-Nous*, celui que vous avez lu... J'ai pensé à la Patrie !

.

Les enfants rendent bons, et c'est grâce aux miens si je n'ai pas été mauvais.

Et pourtant : quand le spectre de Riel vient à mes yeux, je vois rouge, je voudrais du sang...

Les lâches !.....

Et moi qui étais venu dans la Nouvelle-France

pour y vivre en paix, me disant que jamais commotion politique, ou autre, ne pourrait amener le moindre nuage dans la nouvelle patrie que j'adoptais !

L'homme propose et Dieu dispose.
Dieu réservait des jours sombres à ma nouvelle patrie !

.

Donc, en vous parlant la semaine dernière, j'ai écrit plus avec le cœur qu'avec ma plume, et vous avez dit que cela était juste.

Cela ne m'étonne pas, les idées justes vont toujours droit au cœur, et vous en avez.

C'est par conséquent là le résultat d'une chose vraie.

Quand j'écrivais cette causerie, un de mes amis vint me voir et, me trouvant l'œil baigné de larmes, (j'ai l'œil assez dur, dit-on,) me dit :

— Mais, parbleu, vous pleurez, je crois ? "

— Oui, lui répondis-je, et ma situation est à peu près celle de Diderot, qu'un de ses compagnons trouva, un jour chez lui, pleurant à chaudes larmes.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda le visiteur.

— Ah ! mon cher, je pleure d'un conte que je me fais à moi-même.

Moi, je ne me faisais pas un conte. Je relisais le télégramme maudit :

" Ils l'ont pendu ! "

Mon petit Pierre, qui n'a pas six ans, m'entendant répéter toujours ces mots, me disait :

— Est-ce bien vrai, papa, qu'ils ont pendu Riel !

— Oui, Pierre, c'est vrai.

— Les Anglais, hein, papa ?

— Les Orangistes.... Souviens-toi, petit Pierre !

Et dans les yeux si doux de mon enfant, j'ai vu passer un éclair de haine.

Il est bien jeune, c'est vrai ! mais c'est la vengeance qui pousse — roseau aujourd'hui, il sera chêne un jour.

Il aimera sa Patrie !

.

C'est avec ces souvenirs qu'on fait des hommes, c'est ainsi qu'on lègue un héritage à la génération qui succède à la nôtre.

Souvenez-vous, amis, il s'agit de la Patrie.

Or, il s'agit de la sauver, cette Patrie, que vous avez gardée avec tant d'honneur et de gloire depuis cent vingt-deux ans.

C'est sans doute l'année terrible qui commence, c'est peut-être aussi l'apothéose de notre race.

Pour garder intact l'héritage de nos aïeux, il faut nous grouper, il faut nous unir, il faut ne former qu'un seul faisceau, il faut être forts.

Les grands orateurs ont fini leur rôle, c'est aux hommes d'action qu'appartient le présent. Grand diseur, petit faiseur, dit le proverbe, et vous en avez eu la preuve dans la conduite d'un homme, idole du peuple autrefois, aujourd'hui jetté aux gémonies.

Pour être fort, il faut s'unir, et pour s'unir il faut faire des sacrifices d'amour-propre, de passé politique, de relations, d'amitié même.

Il s'agit de la Patrie.

.

Tenez, un exemple de ce que peut faire l'amour de la Patrie :

C'est de l'histoire, ceci, de l'histoire vraie, de l'histoire contemporaine.

En 1870, Gambetta était à Tours ; dictateur, possesseur du pouvoir qu'aucune main ne se trouvait assez forte pour lui disputer.

Un matin, un homme, aux traits mâles et énergiques, à la tête fière, demande à parler à celui qui alors était la tête et le cœur de la France.

On l'introduit.

— Que voulez-vous ? demande le grand tribun.

— Sauver la France. J'ai été soldat en Italie, j'ai servi le Pape, j'ai été lieutenant-colonel des zouaves pontificaux, j'ai tenu une épée, mais je prendrai au besoin un fusil.

— Gardez votre épée, général, et servez la France aussi vaillamment que vous avez servi le Pape.

Cet homme, ce soldat, c'était Charrette !

Charrette, qui n'était pas même simple soldat en France, était nommé général d'un seul mot.

Il était royaliste et catholique !

Gambetta était républicain et libre-penseur.

Et ces deux hommes se serrèrent la main.
Saluez tous ! c'était pour la Patrie !!!

.

Eh bien ! cette page d'histoire de la grande France a sa parallèle dans l'histoire de la Nouvelle-France.

Le 22 novembre 1885 sera, je l'espère, une date bénie dans le livre d'or de la nation canadienne.

Quelques rares refractaires ne suivent pas le mouvement d'union, ce sont ceux qui vivent de nos luttes intestines. Ils seront balayés et on n'y pensera plus.

Je crois faire plaisir à mes lecteurs en leur donnant quelques pensées exprimées par les orateurs de la grande assemblée du Champ-de-Mars, où trente mille personnes, au moins, ont fait le serment tacite d'oublier les partis.

L'hon. M. Coursol :

Quand Danton, sur l'échafaud, fut sur le point de donner sa tête au bourreau, il lança ce cri terrible : " J'entraîne Robespierre ! " et Robespierre en effet expia ses crimes quelques jours après.

Riel pouvait dire aussi en se livrant au shérif de Régina : " J'entraîne le ministère. "

Car la grande voix du peuple va exécuter ceux qui ont conduit à la potence le brave chef des Métis.

Le Dr Marcell :

Sir John, que le spectre de Riel vous suive jusqu'à votre dernier jour ; que la voix du malheureux martyr parte de la tombe et vous demande sans cesse raison de l'avoir injustement arraché à l'affection de sa famille pour lui donner la mort !

L'hon. Wilfrid Laurier :

Le maréchal Ney a vu son sort décidé d'après les formalités légales, mais le gouvernement de la restauration, n'en est pas moins dénoncé par les amis de la justice, de l'équité et de l'humanité comme coupable d'un meurtre judiciaire. On a également tué Riel en observant les formalités légales, mais je ne sache pas qu'aucun gouvernement, sinon le gouvernement du *Vieux Brutot*, ait été plus lâche que le gouvernement de Sir John A. Macdonald.

L'hon. F.-X.-A. Trudel :

Messieurs, il y a 1800 ans que le gibet ne signifie plus le déshonneur.

Sans aller si loin, rappelez-vous, messieurs, qu'il y a 450 ans, on conduisait au bûcher une jeune fille, dont le seul tort fut de combattre pour son pays. Ceux qui conduisaient Jeanne d'Arc à l'échafaud étaient des anglais comme ceux qui ont pendu Riel.

M. Israël Tarte :

J'ai entendu des hommes publics dirent que Nana-Saïb n'avait pas été amnistié, et comparer la position de Riel à la sienne. Je proteste contre cet étrange rapprochement.

Nana-Saïb, le chef principal des Hindous, s'était rendu coupable d'effroyables atrocités. Le 24 juin 1857, par exemple, il entoure le poste de Cawnpore. Après une tentative de résistance, Sir Hugh Wheeler, qui y commandait reçut un émissaire de Nana-Saïb qui l'engageait à se rendre. Des conditions furent faites : la garnison, les européens, devaient être conduits, par les soins de Nana, à Allahabad, en bateaux, sur le Gange. Quand les prisonniers y furent embarqués, les bateaux furent poussés au large, jetés à la dérive et par ordre de Nana, des rives du fleuve l'artillerie les foudroya.

L'honneur Britannique exigeait que cet outrage fut vengé et le 16 juillet Cawnpore était assiégé par des forces devant lesquelles les Indous se retirèrent. Les Anglais savaient que le poste renfermait encore quelques centaines d'Européens, et leur premier soin fut de voir quel avait été leur sort. En entrant dans une vaste cour, ils la trouvèrent couverte d'une couche de sang de deux pouces d'épaisseur. Des lambeaux de chair y flottaient par ci par là, et à quelque distance on aperçut une immense citerne dans laquelle avaient été jetés, pêle-mêle, des femmes et des enfants, des vieillards, enfin tous les chrétiens.

Nana-Saïb avait fait cette Hécatombe au fanatisme dont il était l'un des apôtres.

M. Georges Duhamel :

Ah ! messieurs, je plains moins Riel que nous, car sa mort nous expose au mépris du monde entier, quant, au contraire, elle l'a fait entrer de plein pied dans l'immortalité !

L'hon. Arthur Turcotte :

Il y en a, dit-il, qui veulent des explications des ministres. Comment ! des explications ! Est-ce que ces explications vont ressusciter Riel ? Ah ! si nous avions eu là sir George Etienne Cartier, lui aurait renversé l'échafaud de Riel, et le chef des Métis vivrait encore.

M. A. Desjardins :

Que la carrière de sir John A. Macdonald, qui a commencé aux reflets de l'incendie du Parlement, à Montréal, aille se terminer derrière l'échafaud de Régina.

.

Lisez aussi ce splendide poème, écrit à Régina, le 16 novembre, par M. A. de Vinéky :